

David Suzuki

L'ÉQUILIBRE SACRÉ

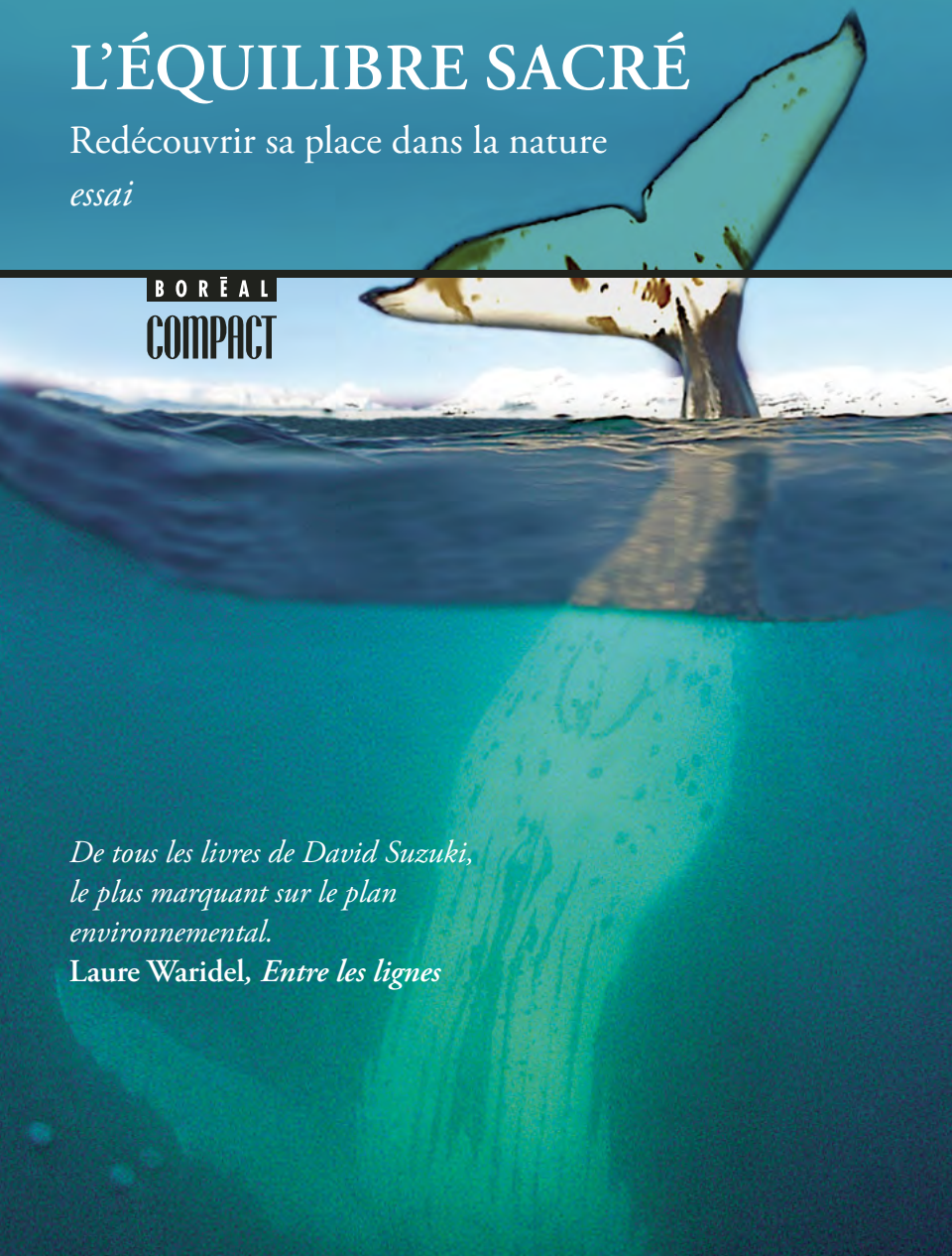
Redécouvrir sa place dans la nature

essai

BORÉAL
COMPACT

*De tous les livres de David Suzuki,
le plus marquant sur le plan
environnemental.*

Laure Waridel, Entre les lignes



Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

L'Équilibre sacré

Ma dernière conférence. La planète en héritage, Boréal, 2010.

La Déclaration d'interdépendance. Un engagement envers la planète Terre, illustrations de Michael Yahgulanaas, Boréal, 2010.

Suzuki : le guide vert. Comment réduire votre empreinte écologique (en collaboration avec David R. Boyd), Boréal, 2008.

Enfin de bonnes nouvelles, mille et un moyens d'aider la planète (en collaboration avec Holly Dressel), Boréal, 2007.

Ma vie, Boréal, 2006 ; coll. « Boréal compact », 2007.

L'Arbre, une vie (en collaboration avec Wayne Grady), illustrations de Robert Bateman, Boréal, 2005.

La Sagesse des anciens (en collaboration avec Peter Knudtson), Éditions du Rocher, 1996.

En route vers l'an 2040, un portrait saisissant de l'état actuel de notre planète et des illusions qui menacent notre avenir (en collaboration avec Anita Gordon), Libre expression, 1993.

POUR ENFANTS

Écolo-jeux (en collaboration avec Kathy Vanderlinden), Trécaré, 2001.

David Suzuki
en collaboration avec Amanda McConnell
et Adrienne Mason

L'Équilibre sacré

Redécouvrir sa place dans la nature

traduit de l'anglais (Canada) par Jean Chapdelaine Gagnon

Édition mise à jour et augmentée

Boréal

© David Suzuki, Amanda McConnell et Adrienne Mason 2007
© Les Éditions du Boréal 2007 pour l'édition originale
© Les Éditions du Boréal 2014 pour la présente édition
Dépôt légal : 4^e trimestre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

L'édition originale de cet ouvrage est parue en 2007 chez Greystone Books
sous le titre *The Sacred Balance: Rediscovering our Place in Nature*.

Diffusion au Canada : Dimedia

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Suzuki, David, 1936-

[Sacred balance. Français]

L'équilibre sacré : redécouvrir sa place dans la nature.

Édition mise à jour et augmentée

(Boréal compact ; 281)

Traduction de : The sacred balance.

Comprend des références bibliographiques et un index.

ISBN 978-2-7646-2361-9

1. Écologie humaine – Philosophie. 2. Écologie sociale – Philosophie. 3. Homme – Influence sur la nature. 4. Philosophie de la nature. 5. Environnement – Dégénération. 6. Conservation des ressources naturelles. I. McConnell, Amanda. II. Mason, Adrienne. III. Titre. IV. Titre : Sacred balance. Français.

GF80.S8914 2014 304.2 c2014-941837-X

ISBN PAPIER 978-2-7646-2361-9

ISBN PDF 978-2-7646-3361-8

ISBN ePUB 978-2-7646-4361-7

*Je dédie ce livre, avec amour,
à Kaoru et Setsu, mes parents,
qui m'ont appris à aimer la nature
et à respecter mes aînés ;
à Tamiko, Troy, Laura, Severn et Sarika,
mes enfants, qui ont tourné mon regard vers l'avenir ;
et à Tara, ma femme, ma partenaire et ma meilleure amie,
qui m'a montré le sens des mots « amour » et « engagement ».*

Préface à l'édition révisée

Quand j'ai publié ce livre, voilà une décennie, je voulais persuader les gens de définir les réels besoins essentiels des humains. Dix ans plus tôt, en 1988, des gens sur toute la planète avaient désigné l'environnement comme leur plus grand sujet d'inquiétude. Aux États-Unis, en réponse à cette inquiétude, George H. W. Bush promettait d'être « un président environnementaliste » s'il était élu. Malheureusement, une fois au pouvoir, il a rapidement montré à quel point les promesses électorales peuvent être creuses.

La même année, la première ministre britannique, Margaret Thatcher, déclarait à la télé être une écolo pendant que Brian Mulroney, le premier ministre canadien nouvellement élu, manifestait son souci de l'environnement en nommant ministre de l'Environnement sa plus grande vedette, Lucien Bouchard. J'étais en train de préparer *It's a Matter of Survival*, une série de cinq émissions pour la radio de CBC, et j'ai interviewé Bouchard peu après sa nomination. Quand je lui ai demandé quel était le problème environnemental le plus urgent auquel faisait face le Canada, il m'a spontanément répondu : « Le réchauffement climatique.

— À quel point est-ce grave ?

— Cela menace la survie de notre espèce », a-t-il dit et il a préconisé d'importants efforts pour réduire les émissions de gaz à effet de serre.

Toujours en 1988, Mulroney a demandé à un homme politique hautement respecté, Stephen Lewis, de présider une séance d'une conférence sur l'atmosphère qui se tenait à Toronto. Les climatologues étaient à ce point alarmés par le réchauffement de la planète qu'ils ont émis à la fin de la conférence un communiqué de presse affirmant que le réchauffement climatique représentait une menace à la survie de l'humanité, « la plus importante après les armes atomiques », et ont réclamé en quinze ans une réduction de 20 % des émissions de gaz à effet de serre par rapport aux niveaux de 1988.

Bref, l'inquiétude dans le public était grande, le ministre de l'Environnement déclarait que le réchauffement climatique menaçait la survie même de notre espèce et des scientifiques appelaient à l'action en fixant une cible précise aux réductions d'émissions de gaz à effet de serre. Si nous avions pris au sérieux ces avertissements et agi pour atteindre cet objectif, nous aurions dépassé depuis un moment déjà les cibles de Kyoto (fixées, pour l'an 2012, entre 5 % et 6 % sous les niveaux de 1990), et le problème des changements climatiques serait beaucoup moins aigu et moins complexe. Mais nous n'avons tenu aucun compte des avertissements.

Peu après, et même si le World Watch Institute avait décrété que les années 1990 seraient la « Décennie de la volte-face », une période de dix ans pendant laquelle l'humanité devait dévier de sa course destructrice et emprunter le chemin du développement durable, l'environnement a disparu des sondages. En lieu et place, les médias se sont tournés vers la hausse vertigineuse de l'indice Dow Jones (qui, d'abord sous la barre des 2 000 points, a grimpé au-dessus des 10 000 points), l'éclatement de la bulle Internet, les scandales financiers — d'Enron à Tyco, en passant par WorldCom — et le bogue de l'an 2000.

Presque deux décennies plus tard, l'inquiétude au sujet de l'environnement grandissait encore une fois. Pendant des années, j'avais évoqué l'idée de traverser le Canada en autocar pour engager la discussion avec le grand public ; l'idée m'avait été inspirée par le fameux Chautauqua Forum tenu aux États-Unis à l'orée du XX^e siècle. En 2006, le personnel de la Fondation David Suzuki me prenait au mot alors que l'environnement, révélaient les sondages, se hissait au second rang des priorités de l'opinion publique canadienne, derrière la santé. En raison de l'ouragan Katrina aux États-Unis et d'une sécheresse prolongée en Australie, Américains et Australiens étaient de plus en plus sensibles aux changements climatiques et préoccupés par le phénomène. Pour moi, la santé et l'environnement sont indissociables : impossible d'être en santé sans une planète en santé. Nous avons donc décidé de traverser le Canada en autocar pour partager des idées avec les gens et les écouter. Nous avons demandé aux Canadiens de nous dire ce qu'ils feraient pour l'environnement s'ils étaient premier ministre.

Depuis des années, les médias faisaient état d'événements — tempêtes meurtrières, incendies destructeurs, inondations colossales, infestations de dendroctone du pin, etc. — qui corroboraient les prédictions des climatologues et renforçaient le sentiment, dans la population, que quelque chose n'allait pas. An Inconvenient Truth, documentaire de l'ex-vice-président Al Gore, a alors exacerbé la prise de conscience et l'inquiétude populaires quant au réchauffement de la planète.

Le 1^{er} février 2007, au moment où j'entreprenais à St. John's, à Terre-Neuve, ma traversée du pays en autocar, le climat et l'environnement avaient été propulsés au sommet des priorités de la population canadienne. En Australie, le premier ministre John Howard était forcé de reconnaître la réalité des changements climatiques pendant qu'aux États-Unis le gouverneur de la Californie, Arnold Schwarzenegger, devenait l'improbable porte-étendard du mouvement environnementaliste par ses mesures pour réduire les émissions de gaz à effet de serre. Le 28 février, j'entrais à Victoria, en Colombie-Britannique, et je m'envolais pour Ottawa deux jours plus tard, après m'être entretenu avec plus de 30 000 personnes, dont plus de 600 avaient été enregistrées sur vidéo en train d'exposer ce qu'elles feraient pour l'environnement si elles étaient premier ministre. Il était clair, encore une fois, que les gens voulaient qu'on passe à l'action sur les grandes questions environnementales et qu'ils étaient disposés à consentir les sacrifices nécessaires pour un avenir plus sûr.

Aujourd'hui, il ne saurait faire de doute que les changements climatiques frappent de plein fouet, mais le défi de réduire nos émissions est beaucoup plus ardu et plus coûteux qu'il ne l'était voilà une décennie, ou deux, à cause de notre échec à juguler nos émissions et à procéder à des réductions. Pourtant, même maintenant et malgré toutes les preuves, l'opposition à d'importantes réductions persiste, opposition inspirée d'abord et avant tout par de menaçantes prédictions de coûts, de pertes d'emplois et de désastre économique. Plus que jamais, il faut nous entendre sur la définition des besoins essentiels de l'humanité, et parvenir à ce faire reste l'objectif premier de ce livre.

Dans la décennie qui a suivi la première édition de cet ouvrage, plusieurs découvertes scientifiques ont étayé notre prémisse de base et en ont élargi la portée. Par exemple, de nouvelles techniques de manipulation et de séquençage de l'ADN nous ont éclairés sur les origines et les déplacements des êtres humains sur la planète. Les pages qui suivent font état de ces importantes découvertes récentes et de plusieurs autres relatives au développement et à la plasticité du cerveau, de même qu'au rôle subtil des hormones dans la régulation de notre développement. Elles s'intéressent aussi à la façon dont les transformations sociales — la consommation toujours croissante, l'urbanisation, voire la surprotection de nos enfants qui passent beaucoup moins de temps à explorer le monde extérieur que leurs parents et grands-parents — peuvent affecter l'environnement et influencer sur nos rapports avec lui.

Ce livre présente aussi une bonne quantité de nouvelles données sur notre atmosphère et les changements climatiques. Nous remontons le temps pour montrer comment

de minuscules microbes, appelés cyanobactéries, ont changé à jamais notre planète lorsqu'ils ont mis au point un moyen de capturer l'énergie solaire. Avec le temps, l'atmosphère s'est modifiée jusqu'à ce qu'elle parvienne à son présent état, riche en oxygène, qui permet la vie animale. Mais notre atmosphère est de nouveau en train de changer. Les scientifiques ont découvert que des polluants atmosphériques peuvent « bondir » pour se retrouver dans des régions situées à des milliers de kilomètres de leur lieu d'origine. De nouvelles statistiques ont démontré l'influence de la forêt humide d'Amazonie sur le climat et les modèles météorologiques du monde entier. Et, bien entendu, l'activité humaine entraîne une plus grande concentration de gaz à effet de serre, problème environnemental le plus pressant de nos jours.

Ce livre a subi une profonde mise à jour depuis sa première édition. Ainsi, on y traite des progrès du Projet du génome humain, de l'état actuel du lac Érié et de la mer d'Aral, de même que des plus récentes statistiques sur la biodiversité de la planète. Des expéditions visant à recenser la vie aux pôles, dans les océans et même sous la croûte terrestre nous apprennent combien nous savons peu de choses de la diversité de la vie sur Terre. Il s'écoule rarement une semaine sans qu'on découvre de nouvelles espèces et, dans certaines régions, l'abondance de formes vivantes et la richesse de leur interaction sont renversantes : une seule poignée de mousse peut abriter jusqu'à 280 000 organismes individuels. Nous explorons entre les choses vivantes — entre le saumon et les arbres, entre les incendies et les forêts saines, entre l'argile et la vie elle-même — des liens complexes qui nous étaient impensables il y a seulement quelques décennies.

Certaines des nouvelles découvertes scientifiques les plus fascinantes ont trait à la chimie de l'amour et aux changements que subit notre corps quand nous donnons ou recevons de l'amour. Il y a aujourd'hui abondance de preuves démontrant que, sans la nourriture affective qu'est le toucher, humains et animaux échouent à bien se développer. De nouvelles recherches indiquent en outre que les êtres humains pourraient avoir une propension innée à entretenir des croyances spirituelles et être naturellement enclins à croire à une distinction entre le corps et l'âme.

Ce qui n'a pas changé depuis la première édition de ce livre, c'est notre conviction que nous pouvons mener une vie riche et gratifiante sans saper les éléments mêmes qui la rendent possible.

Depuis les années 1960, époque où j'ai commencé à m'occuper de questions environnementales, j'ai été à même de constater que, dans les luttes contre les coupes à blanc, les mégabarrages, la pollution chimique et le reste, deux camps s'opposent invariablement. Chacun diabolise l'autre de telle façon qu'il y a toujours un perdant, quel que

soit le dénouement. Dans chaque affrontement, les croyances et les valeurs défendues par les camps adverses sont radicalement différentes. Dans ces conditions, on est contraint de choisir entre les chouettes tachetées et les gens, les emplois et les parcs, l'environnement et l'économie. Dans notre combat pour assurer un avenir à nos petits-enfants et à toutes les générations futures, nous ne pouvons nous permettre qu'il y ait des perdants.

Je me suis efforcé de reconnaître le fait que les gens auxquels je m'opposais dans ces luttes étaient comme moi des parents, qu'ils se préoccupaient autant que moi de l'avenir et croyaient aussi fermement en leurs positions que moi-même en les miennes. Une fois, nous avons pris des arrangements pour filmer un groupe de travailleurs forestiers de l'île de Vancouver pour une émission spéciale de *The Nature of Things* intitulée « *Voices in the Forest* » (*Des voix dans la forêt*). Quand je suis arrivé avec l'équipe technique et que nous avons commencé à filmer, les travailleurs forestiers ont vertement critiqué les environnementalistes parce que ces derniers leur faisaient perdre leurs emplois. Finalement, je leur ai dit que je ne connaissais aucun environnementaliste opposé à l'exploitation forestière. Nous voulions simplement nous assurer que leurs enfants et leurs petits-enfants pourraient continuer à exploiter des forêts aussi riches que celles dans lesquelles eux-mêmes besognaient.

Immédiatement, l'un des hommes s'est exclamé : « Je refuse que mes enfants deviennent des travailleurs de la forêt. Il n'y aura même plus assez d'arbres debout à ce moment-là ! » Ça a été un moment bouleversant parce que j'ai saisi alors que nous ne parlions pas des mêmes choses. Les forestiers savaient que leurs façons de faire n'étaient pas durables, mais leur premier souci était la question pratique du paiement des factures d'épicerie, de l'hypothèque et des mensualités pour la voiture, alors que les environnementalistes se portaient à la défense de l'intégrité et de la productivité des forêts. J'ai compris qu'il fallait trouver un terrain commun et une langue commune. Nous ne pouvions pas continuer à trifouiller la planète et à la réduire peu à peu en pièces. Rien n'illustre mieux cela que le débat actuel au Canada sur la manière d'aborder les changements climatiques. Tandis que les environnementalistes et les partis d'opposition exigent l'adhésion au Protocole de Kyoto, ratifié en 2002 par l'ex-premier ministre Jean Chrétien, le ministre fédéral de l'Environnement soutient en 2007 que l'économie ne pourrait en supporter les coûts, trop élevés pour atteindre d'aussi maigres objectifs. Le défi est de définir un minimum que tous puissent soutenir.

L'environnement est si fondamental à la poursuite de notre existence qu'il doit transcender le politique et devenir une valeur centrale pour tous les membres de la

société. Permettez que j'illustre ce que je veux dire par un exemple plus trivial. Au début des années 1940, quand j'étais encore un gamin, il y avait partout des écriteaux interdisant de cracher, sans quoi les gens auraient expectoré sur le plancher des tramways et des immeubles. De nos jours, nous serions choqués qu'une personne crache sur un plancher ; il n'y a pourtant ni écriteau ni aide-mémoire pour nous rappeler de nous en abstenir. Dans notre société, il est maintenant convenu que cela ne se fait pas : ne pas cracher en public est une vertu que nous tenons tous comme allant de soi. Il faut que nous en arrivions au même point dans nos rapports avec le monde naturel, de telle façon que nous n'ayons plus à dicter aux gens leur conduite parce qu'ils auront compris que nous sommes dépendants de la nature et de ses bons services en tant qu'êtres biologiques. Par conséquent, que les hommes politiques soient de gauche ou de droite n'importera plus, puisque tous les membres de la société accepteront les mêmes prémisses de base.

Ce livre a pris forme dans mon esprit à mesure que se concrétisait mon engagement auprès des peuples autochtones, à partir de la fin des années 1970. À travers eux, j'ai acquis une manière profondément différente de voir le monde. Pour les autochtones, le corps ne s'arrête pas à la surface de la peau ni au bout des doigts. Pour eux, la Terre est réellement leur Mère, et leur histoire, leur culture et leur raison d'être s'incarnent dans un territoire. Le sentiment autochtone de l'interrelation de toutes choses en ce monde est aisément démontrable et scientifiquement irréfutable.

Le cœur même de cet ouvrage est le fait — corroboré par la science — que chacun de nous est on ne peut plus littéralement composé d'air, d'eau, de sol et de lumière solaire, et que le tissu des choses vivantes sur la planète assainit et renouvelle ces éléments essentiels à la vie. Par ailleurs, en tant que créatures sociales et spirituelles, nous avons besoin d'amour et d'intériorité pour mener une existence pleine et entière. Telles sont les pierres d'assise de modes de vie et de sociétés durables que décrit L'Équilibre sacré.

Les historiens de demain définiront sûrement le XX^e siècle comme une période de changement transitoire inouï dans la population humaine, une ère de prouesse technologique, de croissance économique et de productivité industrielle. La population d'êtres humains a crû prodigieusement, ce qui a fait de nous le mammifère le plus nombreux sur Terre. Notre plus grande habileté technologique nous permet d'exploiter à grande échelle les ressources de la planète : arbres, poissons, minéraux, nourritures, etc. L'économie mondiale sonde la planète entière en quête de matériaux bruts et propose au monde une corne d'abondance débordante de produits de consommation. Ces facteurs réunis ont amplifié notre empreinte écologique, qui excède la capacité de la Terre à s'as-

sainir et à se régénérer. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est définir nos besoins les plus fondamentaux, autour desquels devront s'organiser les sociétés et les économies.

En 2007, on accole le préfixe « éco » à des groupes et des activités pour spécifier qu'ils sont « verts ». Ainsi les militants environnementalistes se qualifient-ils eux-mêmes d'écoguerriers ; d'autres parlent d'écoforesterie, d'écotourisme, d'écopsychologie et ainsi de suite. « Éco » vient du mot grec oïkos, qui signifie habitat, maison. L'écologie, c'est l'étude de l'habitat, tandis que l'économie étudie la gestion de l'habitat. Les écologistes s'emploient à définir les conditions et les principes qui gouvernent la capacité de la vie à s'épanouir dans le temps et à changer. Nos sociétés et nos constructions, comme l'économie, doivent s'adapter à ces fondements définis par l'écologie. Aujourd'hui, le défi est de réintroduire l'« éco » dans l'économie et dans chaque aspect de notre existence.

David Suzuki, 2007

Prologue

Supposons que, voilà 200 000 ans, des biologistes d'une autre galaxie, en quête de formes de vie dans d'autres parties de l'univers, aient découvert la Terre et stationné leur véhicule spatial au-dessus de la vallée du Rift, en Afrique. Au moment de la naissance de notre espèce, mammouths, félins à dents de sabre, énormes dinornis et paresseux géants parcouraient la planète. Les visiteurs intergalactiques auraient donc contemplé de vastes savanes grouillantes de plantes et d'animaux merveilleux, dont une espèce nouvellement apparue, *Homo sapiens*.

Il est hautement improbable que ces scientifiques extraterrestres auraient alors concentré leur attention sur le nouveau-né de l'espèce des hominidés (ces singes qui adoptent la station debout) en pressentant son accession phénoménalement rapide à la prééminence sur les autres espèces à peine 200 000 ans plus tard. Après tout, les premiers humains vivaient en petits groupes familiaux qui ne rivalisaient pas avec les immenses hardes de bêtes sauvages et d'antilopes. En comparaison avec plusieurs autres espèces, ils n'étaient pas spécialement imposants, rapides ou puissants, ni doués d'une particulière acuité sensorielle. Les premiers humains étaient dotés d'une caractéristique de survie invisible parce qu'elle était enfermée dans leur boîte crânienne et ne se manifestait que dans leur comportement. Leur énorme et complexe cerveau leur conférait une prodigieuse intelligence en plus d'une formidable capacité de mémorisation, d'une insatiable curiosité et d'une étonnante créativité, des habiletés qui compensaient largement leurs insuffisances physiques et sensorielles.

Ce cerveau humain qui avait depuis peu atteint ce stade d'évolution avait inventé un concept original : l'avenir. En réalité, seuls le présent et nos souvenirs du passé existent ; en créant la notion d'un avenir, nous étions les seuls à pouvoir influencer les événements à venir par nos actions dans le présent. En nous projetant dans l'avenir, nous pouvions anticiper le danger potentiel et les bonnes occasions. La faculté de prévoir a été le grand avantage qui a catapulté *Homo sapiens* dans une position de prédominance sur la planète.

François Jacob, éminent lauréat du prix Nobel, avance que le cerveau est « matériellement configuré » pour réclamer de l'ordre. Le chaos nous terrifie parce que, quand nous n'arrivons pas à discerner les causes et les effets, nous sommes incapables de comprendre et de contrôler les forces cosmiques qui s'exercent sur notre existence. Les premiers humains ont observé que la nature présentait certains modèles prévisibles : le rythme diurne, ou le mouvement du Soleil, la course de la Lune et des étoiles, les marées, les saisons, la migration animale et la succession des végétaux. Ils ont réussi à tirer parti de ces régularités pour leur bénéfice et pour éviter les risques potentiels.

Avec le temps, toutes les sociétés humaines ont développé des cultures qui inculquent à leurs membres une compréhension de leur place sur Terre et dans le cosmos. Le savoir collectif, les croyances, les langues et les chansons de chaque société constituent ce que les anthropologues appellent une vision du monde. Chaque vision du monde reconnaît que toute chose est liée à tout le reste, que rien n'existe isolément. Les peuples ont toujours su que nous, êtres humains, sommes profondément enracinés dans le monde naturel et que nous en dépendons.

Dans un tel monde d'interrelation, chaque geste a des conséquences et, comme nous appartenons au monde, nous avons la responsabilité d'agir de manière à le garder en bon état. Plusieurs de nos rituels, chansons, prières et cérémonies réaffirment notre dépendance à l'endroit de la nature et notre engagement à nous conduire comme il convient. Il en a été ainsi pendant presque toute l'existence de l'humanité jusqu'à ce jour, dans le monde entier.

Du singe nu à la superespèce

Soudainement, au cours du siècle dernier, *Homo sapiens* a subi une transformation radicale et il est devenu un nouveau type de puissance que j'appelle une « superespèce ». Pour la première fois depuis les débuts de la vie sur Terre, il y a 3,8 milliards d'années, une espèce — l'humanité — est en voie de modifier le caractère biologique, physique et chimique de la planète à l'échelle géologique. Cette mutation en superespèce s'est opérée à une vitesse phénoménale en raison d'un certain nombre de facteurs. L'un d'eux est le nombre. Il avait fallu toute l'histoire de l'humanité pour atteindre, au début du XIX^e siècle, le milliard d'individus. Une centaine d'années plus tard, à ma naissance en 1936, il y avait deux milliards d'êtres humains sur Terre. Depuis que je suis né, la population de la planète a triplé. Ainsi, par la seule vertu du nombre, l'« empreinte écologique » de notre espèce sur la Terre s'est-elle extraordinairement amplifiée : nous devons tous manger, respirer et boire, nous vêtir et nous abriter.

Nous constituons maintenant l'espèce de mammifères la plus nombreuse sur la planète, mais notre incidence écologique, contrairement à celle des autres espèces, a été grandement intensifiée par la technologie. Presque toutes les innovations technologiques modernes ont eu lieu au cours du dernier siècle, ce qui a fait du coup s'accroître exponentiellement la portée et l'étendue de notre capacité à exploiter notre milieu. L'explosion de la demande pour des produits alimentaires, l'exploitation des ressources, et satisfaire à cette demande est devenu une composante cruciale de la croissance économique. La surconsommation dans le monde industrialisé sert de modèle aux gens des pays en voie de développement maintenant que la mondialisation a transformé la population de la planète entière en un marché d'acheteurs potentiels. La surpopulation, la technologie, la consommation et la mondialisation de l'économie ont fait de nous un nouveau genre de force sur la planète.

Pendant toute notre évolution, nous avons été un animal tribal et local. Au cours de notre vie, nous rencontrions une centaine d'humains, sur un territoire de quelques centaines de kilomètres. Nous

n'avions pas à nous soucier des tribus établies de l'autre côté de la montagne ni de celles vivant par-delà l'océan, pas plus que nous n'avions à nous inquiéter des répercussions collectives de notre espèce dans son ensemble, parce que notre empreinte écologique était beaucoup plus ténue et que la nature, apparemment vaste, semblait se régénérer d'elle-même perpétuellement. Nous avons accédé si rapidement à notre condition de superespèce que nous commençons tout juste à prendre conscience de notre nouveau degré de responsabilité collective. En témoigne une nouvelle prise de conscience : considérée dans son ensemble, l'activité humaine est la principale cause du déclin qui touche présentement la riche diversité et la productivité de la biosphère dont dépend la vie sur Terre.

Un monde fracassé

Tandis que nous accédions à la condition de superespèce, notre ancienne compréhension de la subtile interrelation de toute vie a volé en éclats. Il nous est de plus en plus difficile de reconnaître les liens qui nous donnaient jadis un sentiment d'appartenance. Après tout, nous sommes inondés d'aliments et d'objets qui viennent des quatre coins du monde, de telle façon que nous ne nous étonnons guère d'acheter des fraises et des cerises fraîches au beau milieu de l'hiver. Les contraintes des lieux et des saisons sont levées par l'économie mondiale. La parcellisation du monde a été exacerbée par le fait que les êtres humains sont passés, à une vitesse ahurissante, d'un mode d'habitation majoritairement rural aux grandes concentrations urbaines. Dans les cités populeuses, il devient facile de considérer que nous sommes différents de toutes les autres espèces en ce que nous créons notre propre habitat et échappons, de ce fait, aux contraintes de la nature. Or, c'est la nature qui assainit l'eau, crée l'air, décompose les effluents, absorbe les déchets, génère l'électricité et produit la nourriture ; dans les villes, on présume que ces « services de l'écosystème » sont l'œuvre des rouages de l'économie.

Pis encore, puisque nous recourons de plus en plus à des sources

d'information « ésotériques », il nous manque le contexte, l'histoire et la formation nécessaires pour intégrer les « données » et événements nouveaux, et notre monde se fragmente en morceaux et en pièces détachées. En outre, alors que nous attendons de la science qu'elle nous révèle les secrets du cosmos, sa méthodologie essentiellement réductionniste se concentre sur des parties de la nature. Et comme c'est en pièces que le monde autour de nous est passé à la loupe, nous perdons de vue les rythmes, les modèles et les cycles dans lesquels ces pièces s'inscrivent ; ainsi, toutes les connaissances obtenues par de tels procédés n'offrent que compréhension et maîtrise illusoire. Finalement, alors que les politiques, les télécommunications et les entreprises transnationales occupent la scène mondiale, le sens du local est battu en brèche.

Voilà où nous en sommes en ce début de troisième millénaire. D'espèce vivant en harmonie avec son milieu comme la plupart des autres, nous nous sommes métamorphosés à une vitesse fulgurante en une force sans précédent. Comme une espèce introduite sans contraintes dans un nouvel environnement, nous avons proliféré bien au-delà de la capacité de notre milieu à nous supporter. Il est évident, d'après l'expérience des deux derniers siècles, que la voie sur laquelle nous nous sommes engagés après la révolution industrielle nous conduit de plus en plus à un violent conflit avec les systèmes d'entretien de la vie du monde naturel. Quoique le mouvement environnemental existe depuis quarante années, nous n'avons pas encore changé le cap.

La marche de l'écologisme

Comme des millions de personnes partout sur la planète, j'ai été électrisé en 1962 par l'éloquent appel à l'action que lançait Rachel Carson dans son livre *Silent Spring*. Nous avons été entraînés dans ce qui est devenu le « mouvement environnementaliste ». En Colombie-Britannique, nous avons manifesté contre diverses menaces : les essais américains d'armes nucléaires à Amchitka, dans les îles Aléoutiennes (une

manifestation qui a donné naissance à Greenpeace, à Vancouver); les coupes à blanc dans la province; la proposition d'exploration pétrolière au large des côtes; le projet de barrage sur le site C de la rivière de La Paix; la pollution de l'air et de l'eau par les papetières. Dans mon esprit, le problème venait de ce que nous puisions beaucoup trop dans notre environnement et y rejetions beaucoup trop de déchets. Dans cette perspective, la solution consistait à fixer des limites quant aux quantités et à la nature de ce qu'on pouvait extraire de la biosphère pour l'usage de l'homme et quant aux quantités et à la nature de ce qu'on pouvait rejeter dans notre milieu, puis à nous assurer de faire respecter les réglementations. Alors, en plus des manifestations, des marches de protestation et des barricades, plusieurs d'entre nous ont exercé des pressions sur les hommes politiques pour que l'on préserve davantage de parcs, que l'on mette en application des législations sur la qualité de l'air et de l'eau, que l'on adopte des lois pour la protection des espèces menacées et que l'on crée des agences qui feraient observer les réglementations. À la parution de *Silent Spring* en 1962, aucun gouvernement sur Terre n'avait de ministre ni de ministère de l'Environnement.

Mais le livre de Carson lui-même témoignait de la nécessité de procéder à une analyse approfondie. En lisant cet ouvrage, j'ai été atterré de me rendre compte que les systèmes expérimentaux que les scientifiques étudient dans des fioles ou sous des cloches de verre sont des artéfacts, des simplifications censées reproduire le monde réel, mais coupées du cadre dans lequel existent ces systèmes simplifiés et sans les rythmes, modèles et cycles qui exercent leur action sur la Terre. Cette prise de conscience m'a causé un choc profond et m'a déterminé à sortir du laboratoire pour considérer le vrai monde.

Plus je m'intéressais aux questions environnementales, plus il devenait clair que mon engagement relativement primaire ne suffirait pas parce que nous étions trop ignorants pour prévoir les conséquences de nos agissements et pour fixer les limites appropriées. Le livre de Carson abordait le sujet du DDT. Quand Paul Mueller, à l'emploi de la société de produits chimiques Geigy, en Suisse, a découvert dans les années 1930 que le DDT tuait les insectes, les béné-

fices économiques d'un pesticide chimique sont tout de suite apparus évidents. Claironnant l'imminente victoire de la science sur les insectes nuisibles et les maladies et dommages aux récoltes qui leur sont associés, Geigy a fait breveter la découverte et a engrangé des millions. Mueller, quant à lui, a reçu le prix Nobel de chimie en 1948. Des années plus tard, quand les ornithologues ont signalé la baisse des populations d'aigles et de faucons, les biologistes ont enquêté et découvert le phénomène de la « bioamplification », processus jusque-là inconnu par lequel des composés sont de plus en plus concentrés à mesure qu'ils remontent la chaîne alimentaire. Comment aurait-on pu fixer des limites à l'utilisation du DDT au début des années 1940, alors que l'existence du processus biologique qu'est la bioamplification nous était inconnue jusqu'à ce que des espèces d'oiseaux commencent à disparaître ?

De la même façon, les CFC (chlorofluorocarbones) ont été salués comme une merveille créée par la chimie. Chimiquement inertes, ces molécules complexes ne réagissent pas avec d'autres composés et, de ce fait, constituent d'excellents propulseurs, dans les bombes à aérosols, pour des substances comme les désodorisants. Personne ne se doutait que, en raison de leur stabilité, les CFC persisteraient dans l'environnement et dériveraient jusque dans la haute atmosphère où les rayons ultraviolets libéreraient les radicaux libres de chlore destructeurs d'ozone. La plupart des gens n'avaient jamais entendu parler de la couche d'ozone, et personne n'aurait pu prévoir les effets à long terme des CFC. Alors comment aurait-on pu réglementer ces composés ? Je suis absolument certain que les organismes génétiquement modifiés (OGM) auront eux aussi des conséquences négatives inattendues en dépit des avantages que leur prêtent les compagnies biotechnologiques. Mais si nous n'en savons pas assez pour prévoir les conséquences à long terme de l'innovation technologique, comment gérer ses répercussions ? En tant que scientifique, j'étais hanté par cette question sans réponse.

Table des matières

Préface à l'édition révisée	9
Prologue	17
1 • <i>Homo sapiens</i> : nés de la Terre	29
2 • Le souffle de toute verdure	61
3 • Les océans qui coulent dans nos veines	93
4 • Façonnés à même le sol	129
5 • Le feu divin	175
6 • Protégés par notre parenté	205
7 • La loi de l'amour	251
8 • Du sacré	291
9 • Restaurer l'équilibre	323
Remerciements	363
Références	365
Les auteurs	385
Index	387

CRÉDITS ET REMERCIEMENTS

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour leurs activités d'édition et remercient le Conseil des arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Jean Lemire, Baleine à bosse tirée de Mission antarctique

Ce livre a été imprimé sur du papier 100 % postconsommation,
traité sans chlore, certifié ÉcoLogo et fabriqué dans une usine fonctionnant au biogaz.



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN SEPTEMBRE 2014
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
À GATINEAU (QUÉBEC).



Aux Éditions du Boréal, David Suzuki a publié, entre autres, *Suzuki : le guide vert* (2008), *La Déclaration d'interdépendance* (2010) et une autobiographie, *Ma vie* (2006).

281

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

Quels sont les véritables besoins que nous devons satisfaire pour vivre une vie pleine ? Voilà la question que se pose David Suzuki. Il commence par présenter l'être humain comme un enfant de la Terre qui dépend, pour sa survie, de l'air, de l'eau, du sol et de l'énergie du soleil. Il montre comment nous sommes génétiquement programmés pour cohabiter avec les autres créatures vivantes, et combien nous souffrons quand cette cohabitation ne se révèle pas harmonieuse. Il analyse ces profonds besoins spirituels, qui sont les fondements mêmes d'un monde gouverné par l'amour.